

Coup  
de vent

Mark Haskell Smith

# Coup de vent

*Traduit de l'américain  
par Julien Guérif*



Titre original : *Blown*

Ouvrage publié sous la direction de François  
Guérif

Pictogrammes © Bart Heideman

Copyright © 2018 by Mark Haskell Smith

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la traduction  
française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0391-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Pour MacKenzie et Steven; Jon et DLD*

En mer



Neal Nathanson songea à boire sa propre urine. N'est-ce pas la procédure habituelle lorsqu'on se retrouve à court d'eau ? L'équipe de foot chilienne l'avait bien fait après s'être écrasée dans les Andes. À moins que ce ne soient les mineurs ? Il était certain que des gens originaires du Chili avaient survécu à une terrible épreuve en buvant de la pisse.

Il se rallongea sur le pont du voilier à moitié détruit, tel un cadavre étendu dans l'enchevêtrement de cordes et de câbles, de métal tordu et de bois fendu. Il bougeait au rythme de la houle et des vagues de la haute mer ; au loin, l'horizon scindait le monde entre eau et ciel.

À l'aide de sa chemise, il essuya ses lunettes maculées de fines gouttelettes d'eau salée, puis les remit sur son nez. Il cligna des yeux en observant le ciel nocturne constellé d'une infinité d'étoiles, de planètes, de galaxies, de supernovas, de trous noirs, de géantes rouges,

de naines blanches et de tous les autres trucs qu'on trouvait là-haut. Il y en avait trop. Ils étaient entassés les uns sur les autres, à tel point qu'il ne reconnaissait pas la moindre constellation.

New York lui manquait. Sa circulation, son bruit, sa pollution lumineuse. Quand on ne le voit pas, l'Univers ne paraît pas aussi grand et oppressant.

Neal savait que les marins d'antan se guidaient à l'aide des étoiles. Maintenant qu'il y pensait, il regrettait de ne pas avoir téléchargé une application de navigation céleste avant de quitter le port. Il n'en avait pas eu le temps. Et puis le bateau était à la pointe de la technologie. Il disposait d'un disque dur de secours pour l'ordinateur, d'une météo actualisée en continu, d'un système de navigation par satellite avec cartes et graphiques, même d'un signal de détresse. On pouvait envoyer un e-mail ou passer un coup de fil. Sauf qu'une fois aspergé d'eau de mer, plus aucun équipement électronique ne fonctionnait.

Il n'avait aucune idée de ce qui était arrivé à la voile. Arrachée, avalée par l'abîme. Dévorée par des monstres marins. Qui sait ? Le bateau

était en piteux état. La cabine était ouverte comme une coquille d'œuf, les portes avaient sauté de leurs gonds. Neal s'estimait heureux d'être toujours à flot. Mais où étaient-ils tous passés ? Était-il le seul survivant ?

Et qu'était-il arrivé à Bryan LeBlanc ? Il était à l'origine de cette histoire. Tout était sa faute.

Neal arracha un bout de peau pelée sur son front brûlé par le soleil, le roula entre ses doigts et le mit dans sa bouche. Il avait un goût salé, semblable au prosciutto. Manger ses peaux mortes n'était sans doute pas la chose la plus intelligente à faire, mais il avait été incapable d'attraper un poisson, un oiseau ou même un putain de moustique. Il mourait de faim. Pas comme quand il trouvait le temps long alors qu'il se rendait au fin fond de Brooklyn pour essayer un nouveau restau à la mode. Il était littéralement en train de crever la dalle, car il n'avait pas mangé depuis trois jours, depuis qu'il avait avalé le dernier morceau de camembert moisi.

Seul point positif, il avait dépassé ses objectifs de perte de poids. Sa situation ne prêtait pas à l'optimisme, mais il ne voulait pas



succomber au désespoir et être l'un de ces types qui abandonnent et se laissent mourir. Ça avait été facile tant qu'il y avait eu de la nourriture à bord. Il avait réussi à la faire durer plus d'une semaine, mais son estomac était maintenant vide depuis des jours. Et toutes ces histoires de gens qui dérivent des mois en mer ? Comment avaient-ils survécu ? Neal prit conscience qu'il était de plus en plus angoissé. Ça ressemblait à une crise de panique.

Il inspira profondément. Il devait rester calme, rationnel. La situation exigeait des solutions proactives. Il n'allait pas se contenter de rester allongé en attendant que les mouettes viennent lui picorer les yeux. S'il le fallait, si les choses en arrivaient vraiment là, il boirait un verre de pisse.

Il roula sur le ventre et se releva lentement. Il avait les jambes en coton et tout mouvement rapide l'étourdissait. Il prit donc son temps, s'appuya sur le gouvernail pour garder l'équilibre et descendit dans la cabine. Elle qui avait jadis l'élégance zen d'un hôtel chic évoquait une chambre à coucher après le passage d'une tornade. Ou l'intérieur d'une benne à ordures.

Il ramassa une bouteille de vin vide et s'assura que son bouchon fermait toujours. La bouteille devait être hermétique. C'était la première règle de la flottaison.

Combien de messages avait-il jetés à la mer ? Tellement qu'il était à court de papier. Que dire qu'il n'avait déjà dit ? Comment pourrait-on le secourir s'il ne savait pas lui-même où il se trouvait ? En fouillant dans les placards, il trouva un sac en papier détrempe, qui se désintégra dans sa main quand il essaya d'écrire dessus.

Neal sortit sa dernière carte de visite de son portefeuille. Elle avait fière allure. NEAL NATHANSON, CHARGÉ DES RECOUVREMENTS SPÉCIAUX, avec le nom de la banque d'affaires pour laquelle il travaillait, l'adresse à Wall Street, le numéro de téléphone et l'e-mail. Il retourna la carte et réfléchit à ce qu'il allait écrire. Comment résumer sa situation aussi clairement et succinctement que possible ?

Il écrivit FOUTU et glissa la carte dans la bouteille.

Neal revissa le bouchon aussi fort qu'il le put pour s'assurer qu'il était bien fermé, puis chancela jusqu'au pont.

Il contempla le bateau. Il avait été impressionnant, avec des lignes pures dignes de la création d'un architecte scandinave. Un Beneteau Oceanis 38.1. Neal connaissait le nom depuis qu'il avait retrouvé le mode d'emploi. Avait-il encore une quelconque valeur sur le marché ? Son patron allait-il récupérer une partie de l'argent ?

Neal se serait acheté ce genre de bateau s'il avait aimé naviguer et s'il avait disposé d'un compte offshore garni de millions illégalement acquis. Sauf qu'il était désormais pratiquement certain qu'il n'aimait pas naviguer.

Il balança la bouteille dans la nuit et attendit le plouf.

Neal avait dû piquer du nez, sombrer dans un mini-coma, si cela peut être considéré comme une pathologie reconnue. Il se réveilla en sursaut et cligna des yeux pour chasser la morsure brûlante du sel de ses yeux desséchés. Était-ce une lumière ? Là, au loin ? Il battit des paupières en se demandant s'il était en train d'halluciner.

La lumière continuait de briller. Elle se dirigeait pile à l'endroit où le courant le conduisait.

Il devait envoyer un signal.

Il n'y avait ni électricité, ni torche, ni pistolet de détresse. Neal se dit qu'il pouvait toujours mettre le feu à un tas de cordes, mais elles étaient accrochées à ce qui restait de gréement, désespérément hors de portée.

Le point de lumière s'éloignait. Il allait devoir prendre une décision capitale, une décision qu'il devrait justifier à son patron.

Neal se traîna jusqu'à la cale et en sortit l'un des gros sacs de toile empilés sur le sol. Il glissa la main dans un petit réduit et s'empara d'une bouteille d'essence à briquet qu'il songeait encore à boire la veille. Il transporta le tout jusqu'à l'avant du bateau, la proue pour les gens de mer, et ouvrit la fermeture Éclair. Chaque sac contenait un mélange de devises : des euros, des dollars, des yen, des yuan et de la menue monnaie du Mexique et des îles des Caraïbes. Neal renversa le sac et des briques d'argent soigneusement emballées dégringolèrent sur le pont. Il reconnut des billets de la République dominicaine, avec des vieux gars

d'un côté et un bâtiment ressemblant à un hôtel miteux de l'autre. Les billets de la Jamaïque arboraient un Noir en costard cravate à l'air furax. Le tas faisait presque un mètre de haut. Il y avait beaucoup d'argent, plus d'un million de dollars, mais comme le dit l'adage : « Vous ne l'emporterez pas avec vous si vous êtes mort et que les mouettes picorent les yeux de votre cadavre desséché. »

Et puis ce n'était pas son argent. Enfin, pas vraiment.

Il vida l'essence sur les billets et gratta une allumette. Le tas s'embrasa si vite que Neal tomba à la renverse. Il s'éloigna des flammes en rampant vers l'arrière du bateau.

Il se releva et scruta l'horizon. Le point était toujours là, bien visible. Ce n'était peut-être pas un mirage après tout.

L'odeur de la résine et du bois qui se consument le fit sursauter. En brûlant, les billets avaient mis le feu au bateau. L'espace d'un instant, Neal songea à aller chercher un extincteur pour éteindre le début d'incendie. Et après ?

Alors que la proue disparaissait dans les flammes, Neal sortit les derniers sacs et les